L'HOMME HEUREUX,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR MM. THÉAULON ET GABRIEL,

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase-Dramatique, le 26 mars 1840.

DISTRIBUTION :

CATELIN, propriétaire; marchand retiré..................	M. Bernard-Léon.
FRANÇOISE, sa cuisinière..................................	Mme Julienne.

La scène est à Paris, chez Catelin.

Le théâtre représente la chambre à coucher de Catelin ; au fond, une alcôve entre deux cabinets ; à droite du spectateur, au premier plan, une table à écrire, près de la cheminée sur laquelle se trouvent une veilleuse, une bougie dans un bougeoir, une pendule, etc. ; au deuxième plan, du même côté, une porte. A gauche, au premier plan, un guéridon, près d'un secrétaire sur lequel sont plusieurs volumes ; sur le guéridon, une lampe, et un verre d'eau sucrée, près duquel se trouve une petite cuillère et une carafe d'eau ; au deuxième plan, une autre porte.

SCÈNE I.

FRANÇOISE, seule, une bassinoire à la main, se disposant à bassiner le lit de Catelin.

Onze heures vont sonner, c'est l'heure où M. Catelin, mon maître, se couche tous les jours... Bassinons bien vite son lit... il aime ça, le cher homme... dans l'hiver, il ne se coucherait pas sans cette petite douceur... ah ! dam !..

Air de la poularde.

Un lit bien chaud ça fait toujours plaisir,
Je ne suis pas surprise que ça l' touche.
Mais à tout âge, il faut en convenir,
Comme on fait son lit on se couche,
Mais des moyens auxquels on a recours,
La différence est bien notoire :
Pour chauffer son lit tous les jours,
A vingt ans, ou a les amours...
A soixante... une bassinoire.

(Elle va au lit et y fourre la bassinoire.)

Mais dépêchons-nous... j'entends rire et marcher dans le salon.... M. Catelin va venir.... M. Catelin !... en voilà un homme heureux !... un ancien marchand de couleurs, qui a trente mille livres de rente, une belle maison.... une brave femme.... deux filles bien établies.... et une troisième qui voudrait bien l'être, et qui le serait bientôt, si son père voulait... Mais voyez s'il viendra... ce vieux lambin... son lit sera froid... et c'est à moi qu'il s'en prendra... ah ! mon Dieu !.. et son verre d'eau sucrée... ah !.. le voilà, Justin l'a préparé avant de s'en aller... (Elle laisse la bassinoire dans le lit et vient s'asseoir près du guéridon, où elle prend l'eau sucrée qu'elle goûte.) C'est parfait !.. (Elle remet de l'eau.) Monsieur aurait dû garder Justin, mon mari, rien que pour faire son verre d'eau sucrée... mais il l'a contraint de s'en aller, à force de le tourmenter... heureusement le gendre de Monsieur, qui demeure au premier, l'a pris à son service... et j'aime bien mieux qu'il soit là... qu'ici... (Elle remonte vers le lit.) C'est pour ça que je ne sois pas trop fâchée contre Monsieur... mais voyez s'il viendra ce vieux sempiternel !

SCÈNE II.

FRANÇOISE, CATELIN.

CATELIN, à la cantonnade.

Bonsoir ma femme... bonsoir mes enfans !.. Sans rancune, Dubuisson... Que dis-tu, Dubuisson ?.. bonne nuit ?.. ah ! merci du souhait... quand on est heureux comme je le suis, on passe toujours une bonne nuit.

FRANÇOISE, à part.

Le voilà avec son refrain ordinaire.

CATELIN, entrant par la porte latérale à gauche.

Satané Dubuisson, va !.. nous a-t-il fait rire avec ses charges d'atelier !.. Il faut convenir, ma pauvre Françoise, que je suis heureux d'avoir un

ami aussi gai que celui-là! aussi, j'ai voulu qu'il vînt loger sous le même toit que moi, et je lui donne ici, pour six cents francs, un appartement que partout ailleurs il paierait sept cents francs et le sou pour livre; mais, vois-tu, Françoise, il faut bien sacrifier quelque chose à l'amitié... ainsi rien ne me manque, c'est le complément de mon bonheur; car, tu le sais, je suis l'homme le plus heureux de Paris.

FRANÇOISE.

On sait ça; vous le répetez assez à tout le monde, on dirait que vous vous faites un plaisir d'humilier les autres; mais il faut vous coucher tout de suite... votre lit ne sera plus chaud... vous êtes en retard d'un gros quart-d'heure.

CATELIN.

Laisse la bassinoire aux pieds, ma fille!.. je me sens tout éveillé ce soir, l'ami Dubuisson nous a tant fait rire!..

FRANÇOISE; elle va chercher la robe de chambre sur le pied du lit.

On aurait cru que vous vous disputiez, d'abord.

CATELIN.

Oui... nous avons commencé par là... comme tous les jours!.. il y a trente ans que cela dure!.. oui, ma foi!.. trente ans!

FRANÇOISE.

Puisque vous l'aimez tant, pourquoi le tourmentez-vous si souvent, ce pauvre homme?

CATELIN.

Je le tourmente, moi!

FRANÇOISE.

Passez votre robe de chambre...

CATELIN.

Je le tourmente!.. je te conseille de dire cela!.. dis plutôt que c'est lui qui me taquine toujours... il n'a aucun respect pour ma fortune, pour ma position sociale... et puis, parce qu'il a de l'esprit, il fait toujours de bons mots à mes dépens, devant ma fille, devant ma femme... c'est humiliant, vois-tu... et un homme riche et heureux comme moi, n'aime pas à être humilié à tout propos...

FRANÇOISE.

Passez donc votre robe de chambre.

CATELIN, passant sa robe de chambre.

Aussi, ce soir, la patience m'a échappé, et j'ai dit à Dubuisson... que son meilleur tableau, c'était le portrait du *Grand Turc*, qu'il avait fait incognito pour le marchand de tabac de la rue Saint-Honoré, au coin de la rue des Frondeurs, tu sais?..

FRANÇOIS.

C'est donc ça qu'il était si en colère!

CATELIN.

Oui... parce que moi seul au monde savais qu'il était l'auteur de cette enseigne... et que je disais ça devant ma femme et ma fille...

FRANÇOISE.

Je suis sûre qu'il ne vous pardonnera jamais ça.

CATELIN.

Et puis, ma foi, tant pis!.. s'il n'est pas content... je suis assez riche pour me passer de lui.

FRANÇOISE.

Oui, mais... il ne l'est peut-être pas assez pour se passer de vous.

CATELIN.

Tu as raison Françoise... tu as raison... et c'est moi qui ai eu tort... je n'aurais pas dû humilier ainsi un ami de trente ans... demain matin tu iras le prier de descendre déjeuner avec moi... si je savais un moyen de réparer envers lui...

FRANÇOISE.

Ah! pardine... je le sais bien, moi!.. vous n'avez qu'à consentir au mariage de son neveu avec votre troisième fille.

CATELIN.

Oh! non! par exemple!.. là-dessus, je suis inexorable!

FRANÇOISE.

Mais vous convenez pourtant que le neveu de M. Dubuisson a du talent?..

CATELIN.

Oui, il en a... plus que son oncle.

FRANÇOISE.

C'est un brave et honnête garçon.

CATELIN.

D'accord; mais c'est un peintre... et ça ne me va pas... j'ai une autre idée...

FRANÇOISE.

Oh! je le sais bien.

CATELIN.

Tu le sais... et qui te l'a dit?..

FRANÇOISE.

Personne... mais est-ce que je ne vous connais pas comme si je vous avais fait!.. vous avez marié votre aînée à l'avoué qui demeure au rez-de-chaussée, au fond de la cour, pour avoir un gendre qui se chargeât de vos procès.

CATELIN.

C'est vrai.

FRANÇOISE.

Vous avez marié la seconde au petit notaire du premier, pour avoir un gendre qui plaçât votre argent et se chargeât de vous payez vos rentes.

CATELIN.

Pour faire mes baux, mes quittances.... c'est encore vrai... et puis c'est un notaire... ça flatte.

FRANÇOISE.

Et enfin, vous voulez marier M[lle] Augustine, votre dernière, au médecin du troisième, pour avoir un gendre qui vous soigne de préférence, quand vous serez malade.

CATELIN, à part.

Cette grosse Françoise a un bon sens...

FRANÇOISE.

Avouez que j'ai deviné.

CATELIN.

Et quand cela serait, ne suis-je pas le maître? Rien que de penser que j'ai à toute heure un médecin dans la maison... ça me fait bien porter... Donne-moi mes pantoufles.

(Il va s'asseoir devant la cheminée, derrière la table.)

FRANÇOISE.

Les voici.

CATELIN.

Mets-moi mes pantoufles.

FRANÇOISE.*

C'est ça... vous renvoyez mon mari, et il faut vous dorloter encore !

CATELIN.

Oui... j'aime beaucoup qu'on me dorlotte... avec 30,000 livres de rente, on peut se faire dorlotter... Sais-tu, Françoise, que mon bonheur fait beaucoup de jaloux.

FRANÇOISE.

Dam! aussi, quand on est très heureux, ce n'est pas amusant d'entendre dire à quelqu'un : Je suis le plus heureux des hommes... il n'y a personne d'aussi heureux que moi... Le bonheur, d'ailleurs, tient à si peu de chose, qu'il ne faut pas trop s'en vanter; ça fait des ennemis.

CATELIN, se levant.

Tu me dis tout juste ce que me disait ce soir l'ami Dubuisson... et je te répondrai ce que je lui ai répondu : Je suis dans une position à me moquer de tout le monde...

Air de Lantara.

Ah ! que de douceur dans ma vie,
Pour moi chaque heure est un trésor
Mes jours sont doux comme ambroisie,
Mes nuits sont plus douces encor :
Je ne fais que des rêves d'or !..
Calme et riant, tandis que je sommeille,
J'attends le jour pour moi toujours certain,
Car le bonheur que j'ai quitté la veille,
A mon chevet m'attend le lendemain.

FRANÇOISE.

Décidément, Monsieur, il faut le dire, vous êtes né coiffé.

CATELIN.

N'est-ce pas? Donne-moi mon bonnet de nuit.

FRANÇOISE, allant le chercher au pied du lit.

Tiens! je n'y pensais plus.

CATELIN, passant au guéridon, et s'asseyant.

Mets-moi mon bonnet de nuit.

FRANÇOISE, le coiffant.

Vous êtes bien heureux de m'avoir.**

CATELIN.

C'est ce que je me dis souvent... une bonne cuisinière, est un des premiers élémens du bonheur domestique. Tu n'as pas oublié mon verre d'eau sucrée...

FRANÇOISE.

Ah bien oui, l'oublier!.. votre régime...

CATELIN.

Ça entretient la santé, c'est de l'hygiène domestique.

FRANÇOISE.

Le voilà sur le guéridon... c'est encore ce bon Justin qui a voulu vous le préparer avant de s'en aller.

CATELIN.

J'aimerais autant qu'il eût été préparé de ta main blanche... blanche et potelée !..

* Françoise, Catelin.

** Catelin, Françoise.

FRANÇOISE.

Finissez... je ne suis pas contente de vous... Avoir renvoyé mon pauvre Justin; si je m'étais en allée aussi, moi !

CATELIN.

Oh ! je n'avais pas peur de cela, tu m'es trop attachée. (Il remue son verre d'eau.) Ah ! je crois que je vais passer une bonne nuit. J'ai bien fait aujourd'hui une lieue sur la place Louis XV pour en admirer les merveilles...

FRANÇOISE.

Vous vous y promenez donc tous les jours ?

CATELIN.

Je ne me lasse pas d'admirer ces belles statues de pierre qui sont aux quatre coins... Il y en a une qui me fait toujours penser à toi, Françoise.

FRANÇOISE.

A moi ?..

CATELIN.

Oui, je trouve que tu as tous les traits de Marseille, à partir de là... plus bas, ce n'est plus ça. Oh! non, tu n'as pas la bouche du Rhône... Eh ! eh ! eh ! j'ai de l'esprit ce soir, si Dubuisson était là... (Il boit.) On dirait qu'il n'y a ni sucre, ni fleur d'orange... Ils ne l'auront sucré avec de la cassonnade... Encore une économie de ma femme, n'est-ce pas ?

FRANÇOISE, elle va au lit en retirer la bassinoire.

C'est possible !

CATELIN.

Comme si avec 30,000 livres de rente on ne pouvait pas se permettre le sucre raffiné à dix-sept sous les cinq hectogrammes, sans papier... Décidément le verre d'eau n'est pas si bon que de coutume; il est vrai que Justin allait partir. Mais pourquoi ne te l'a-t-il pas laissé faire.

FRANÇOISE.

Là ! voilà maintenant votre lit qui n'est plus chaud du tout, si vous voulez, j'ai encore du feu à la cuisine.

CATELIN.

Non, non, il ne fait pas froid ce soir.

FRANÇOISE, allant poser la bassinoire contre la cheminée.

Bonne nuit, Monsieur.

CATELIN.

Ai-je là tout ce qu'il me faut ?

FRANÇOISE.

Tout !

CATELIN.

Tout... tout... et mon journal du soir ? la portière l'a-t-elle monté ?

FRANÇOISE.

Non, Monsieur, nous avons cherché partout sans pouvoir le trouver.

CATELIN.

Et pourquoi la portière laisse-t-elle égarer mon journal? En vérité, depuis la révolution de 1830, on ne peut pas être servi; je mettrai ma portière à la porte.

FRANÇOISE.

Ah! non !..

CATELIN.

Comment, ah! non !

FRANÇOISE.

Ah! non, par exemple, c'est une brave femme la mère Richard.

CATELIN.

Parce que c'est une brave femme, il faut qu'elle manque à son devoir ?

FRANÇOISE.

A propos, voilà une lettre qu'un homme habillé de noir est venu lui remettre pour vous.

(Elle la prend dans la poche de son tablier.)

CATELIN.

Un homme habillé de noir... Est-ce que c'est l'usage de s'habiller de blanc, à présent !

FRANÇOISE.

C'est que celui-là avait un manteau noir et un chapeau...

CATELIN.

Noir, aussi, pas vrai ?

FRANÇOISE.

Un chapeau à trois cornes.

CATELIN.

C'est-à-dire un chapeau d'uniforme. Qu'est-ce que ça signifie ?

FRANÇOISE.

Pour le savoir, ouvrez cette lettre.

CATELIN.

Tu as raison, Françoise, tu as toujours raison. Voyons ce qu'on peut m'écrire si tard... (regardant la lettre.) Très pressé !.. Ah ! diable ! (Il décachète.) Et tu me laisses attendre... Voyons donc, voyons donc. (Il va s'asseoir au guéridon et ouvre la lettre.) Oh ! oh ! il n'y a pas de signature.

FRANÇOISE.

Pas de signature !.. il faut la brûler tout de suite, notre maître... Une lettre où l'on craint de mettre son nom... ça ne peut être qu'une vilaine chose.

CATELIN.

J'ai assez de philosophie pour mépriser les insinuations perfides des lettres anonymes.

FRANÇOISE.

Lisez donc... si c'est comme ça.

CATELIN.

Attends... attends. « Monsieur, un homme at- « taché à la sûreté publique... » C'est-à-dire à la police... Ah ! ah !

FRANÇOISE.

Oh ! oh !

CATELIN.

« Un homme attaché à la sûreté publique se « hâte de vous donner un avis important : A « compter de ce jour, méfiez-vous des verres « d'eau sucrée qu'on vous présentera, chez vous « ou ailleurs. »

FRANÇOISE.

Ah ! mon Dieu...

CATELIN.

Est-ce que j'ai mal lu, donc ?.. « Méfiez-vous « des verres d'eau sucrée... » Qu'est-ce que cela veut dire ?

FRANÇOISE.

Cette lettre est une farce, un poisson d'avril.

CATELIN.

C'est probable ; mais le farceur a manqué son coup... il me prend pour un autre.

FRANÇOISE.

Et vous ne reconnaissez pas l'écriture ?

CATELIN.

Non ; je n'ai jamais vu cette bâtarde-là... « A « compter de ce jour, méfiez-vous des verres « d'eau sucrée... » Si la lettre était arrivée plus tôt encore, elle aurait peut-être pu me faire hésiter. Ah ! mon Dieu !.. Mais j'y pense, moi... je l'ai trouvé bien mauvais, ce verre d'eau sucrée.

FRANÇOISE.

Ah ! par exemple !.. Il ne faut pas dire ça : c'est mon mari qui l'avait préparé, et je réponds bien...

CATELIN.

Ton mari ! ton mari !.. Mais je l'ai chassé, ton mari... et qui sait si, par vengeance, il n'aurait pas mis quelque chose dans ce verre ?

FRANÇOISE.

Pour vous empoisonner ?..

CATELIN.

Non, non, je ne dis pas cela ; je suis loin d'avoir cette faiblesse, je ne veux pas m'arrêter un instant à cette idée... mais le verre d'eau sucrée était fort mauvais, et cette lettre...

FRANÇOISE.

Une lettre anonyme... une lettre d'attrape.

CATELIN.

N'est-ce pas ?.. c'est ce que je dis, ce que je me plais à dire... car si l'on voulait croire qu'elle a été écrite par un homme de la sûreté publique... (Avec un cri.) Oh !

FRANÇOISE.

Ah ! mon Dieu, monsieur... est-ce que vous sentiriez quelque chose ?..

CATELIN.

Non ; ce n'est rien, ce n'est rien du tout... Il me semblait... mais c'est l'imagination. (Criant.) Ah ! mais dis-moi donc que c'est l'imagination... et pas autre chose.

FRANÇOISE.

Non, certainement ; ce ne peut être que ça... (A part.) Puisque j'en ai bu la moitié, moi. (Haut.) Je vous conseille de vous coucher tout de suite... demain, vous n'y penserez plus.

CATELIN.

Oui, oui, tu as raison... Je vais me coucher, car tout ceci n'est qu'une sotte plaisanterie de mes amis du café Bertaud. On a du caractère. Va me chercher une jatte de lait ; je veux me régaler... Descends chez la crêmière, et apporte-moi une jatte de lait... du bon. Dis-lui que c'est pour moi, son propriétaire.

FRANÇOISE.

Du lait !.. Mais vous ne pouvez pas le souffrir.

CATELIN.

C'est un calmant ; je veux m'y accoutumer.

FRANÇOISE.

A l'heure qu'il est, la crêmière doit être couchée.

CATELIN.

Eh bien ! tu la feras lever... est-ce que je suis couché, moi, qui ai trente mille livres de rente.

FRANÇOISE.

C'est juste... je descends.

CATELIN.

Surtout, Françoise, demain, pas un mot de cette petite fantaisie, ils croiraient tous que j'ai eu peur et que j'ai voulu prendre du contre-poison... et je n'ai pas peur, je te prie de le croire... Descends vite... et remonte plus vite encore.

FRANÇOISE.

Vous n'épargnez pas mes pauvres jambes, toujours!

CATELIN.

Va donc! c'est tout ça qui me rend heureux; va vite, ma bonne.

FRANÇOISE.

Vieil égoïste, va!

CATELIN.

Tu dis?..

FRANÇOISE.

Rien, monsieur, j'y vais. (Elle sort.)

SCÈNE III.

CATELIN, seul, se promenant.

Comme c'est heureux qu'il y ait une crêmière dans la maison... et moi qui songeais à la renvoyer... Ils riraient bien, demain, mes amis du café, s'ils savaient qu'une lettre anonyme de trois lignes m'a tout bouleversé... Nous lisons tous les jours, dans *la Gazette des Tribunaux*, des crimes encore plus invraisemblables... Mais je me demande qui pourrait avoir intérêt à se débarrasser de moi!.. Personne ne me fait de rente viagère!.. Ma femme et mes filles m'adorent et m'entourent des plus tendres soins... Quant à mes gendres... l'avoué a l'air d'un scélérat avec sa barbe et ses moustaches à la moderne... mais ça ne peu pas être un coquin, c'est un avoué... Et puis, je n'éprouve aucun des symptômes affreux... Décidément, la lettre anonyme est une mystification. (Il s'assied.)

SCÈNE IV.

CATELIN, FRANÇOISE, apportant une boite à lait.

FRANÇOISE, à part, en entrant.

Ah! par exemple, en voilà une bonne!.. M. Dubuisson jouer un tour comme ça! J'étais bien sûre que ça finirait par là!.. (Haut.) Tenez, monsieur, régalez-vous... En voilà du lait... et du bon!.. Cette pauvre crêmière était couchée, mais quand elle a su que c'était pour vous...

CATELIN.

Françoise, l'an prochain, tu me feras souvenir de diminuer son loyer de quelque chose. (Il boit.)

FRANÇOISE.

Pauvre cher homme, il a eu peur tout de même... moi aussi, un peu. Heureusement que M. Dubuisson vient de me mettre dans le secret. En voilà un tour!

CATELIN.

C'est bon, le lait... On prétend que le vin est le lait des vieillards... mais le lait, vois-tu, est le vin de tous les âges... et ça me rappelle une vieille chanson :

Air : C'est l'amour.

C'est le lait, le lait, le lait
Qu'il faut qu'on vante et qu'on renomme.
C'est le lait, le lait, le lait
Qui fait l'homme
Et le refait.

FRANÇOISE.

Comme vous êtes gai, ce soir.

CATELIN, buvant.

Oui, je suis un peu gai, à présent: ce lait me monte la tête comme du vin de Champagne. (Il boit.) Mais conçois-tu, Françoise, quel événement pour le quartier... et quelle désolation générale si...

FRANÇOISE.

Générale!.. peut-être!.. Vous humiliez un peu tout le monde avec vos trente mille livres de rente... dont vous êtes si fier.

CATELIN.

C'est vrai que j'en suis un peu fier... N'a pas trente mille livres de rente qui veut, sais-tu?

FRANÇOISE.

Mais, par exemple, je vois d'ici la douleur de votre femme et de votre fille, quand je leur aurais dit, à leur réveil: Ce pauvre M. Catelin... eh bien... fini!.. Il n'y a plus personne... il a rendu l'esprit!..

CATELIN, buvant.

Veux-tu bien ne pas dire des invraisemblances comme ça. N'en parlons plus. Tiens!.. ça m'empêcherait de dormir... et j'ai besoin de dormir... après l'assaut que je viens d'éprouver. Oh! quel assaut!.. Mais une bonne nuit va tout réparer, et je vais... (On entend de la musique de bal.) Qu'est-ce que c'est que ça?

FRANÇOISE.

Ah! tiens!.. j'ai oublié de vous le dire... C'est votre belle voisine, madame Saint-Firmin; c'est elle qui reçoit ce soir... La portière m'a dit qu'il y avait beaucoup de monde, et qu'on danserait jusqu'à trois heures du matin... Justement, voilà que ça commence.

CATELIN.

Mais c'est fort inconvenant; son salon est justement là... contre mon alcôve... Je lui donnerai congé demain matin... Est-ce que je veux des bals chez moi!.. D'abord, mon architecte m'a dit que les bals étaient la ruine des maisons, ça les ébranle, ça les détériore... et puis... je déteste la danse.

(La musique a changé de motif et joue la Monaco.)

FRANÇOISE.

Ah! vous n'avez pas toujours dit ça... eh! tenez... not' maître... est-ce que vous ne reconnaissez pas cette contredanse-là?..

CATELIN.

Attends donc!.. c'est la Monaco!..

FRANÇOISE.

Oui, tout ce qui est vieux redevient à la mode.

CATELIN.

C'est que tout ce qui est vieux vaut mieux que ce qui est jeune; cet air me fait plaisir à entendre... Dis donc, Françoise... te souviens-tu?..

Nous avons dansé cette contredanse ensemble, à Montmorency... il y a trente-cinq ans.

FRANÇOISE.

Oui, le jour où vous m'avez arrêtée pour être bonne d'enfant... chez madame votre sœur. Je suis toujours restée dans votre maison depuis ce temps.

CATELIN.

Étais-tu jolie, alors!.. Tu es fort bien encore, mais, à cette époque, tu tenais là-dedans... Je crois être encore à ce temps-là!

FRANÇOISE.

Et moi donc!.. (Elle danse avec Catelin.)

Air de la Monaco.

De Montmorency, que les fêtes sont belles!
Tous les jeunes gens accouraient de Paris,
Et, sur le gazon, laissaient les demoiselles
Pour faire danser les filles du pays.

CATELIN.

Je me rapelle
Cet heureux temps,
J'avais vingt ans,
La jambe fine et belle,
Quand je dansais,
Quand je valsais,
Chaque regard
Semblait dir' : Quel gaillard!

ENSEMBLE.

A Montmorency, que les fêtes sont belles, etc.

CATELIN, en finissant de danser, fait des contorsions qu'il cherche à cacher, puis il se jette dans un cabinet près de l'alcôve, et disparaît en criant :
Oh! la! la! oh! la, la!..

SCÈNE V.

FRANÇOISE, seule.

Ah! mon Dieu! qu'est-ce qu'il a donc?.. (Elle va frapper à la porte.) Monsieur! monsieur!.. Il ne répond pas! et il est enfermé!.. Monsieur! de grace, ne me faites pas des peurs comme ça! ce n'est pas l'heure de plaisanter... Vous verrez qu'ils finiront par le rendre malade tout de bon! J'ai envie de tout lui avouer... Je ne peux pas le voir inquiet comme ça, d'abord! Oh! si M. Dubuisson ne m'avait pas promis de me faire mon portrait... de face, et à l'huile... Monsieur! Monsieur!.. Ah! le voilà!..

SCÈNE VI.

CATELIN, FRANÇOISE.

CATELIN, sortant du cabinet, et venant s'asseoir au guéridon.

Françoise, décidément, je suis empoisonné! Les symptômes se succèdent avec une rapidité... Va-t'en chercher le médecin.

FRANÇOISE.

Le médecin? Oui, monsieur, tout de suite! (A part.) Faisons pourtant ce que M. Dubuisson m'a recommandé.

CATELIN.

Comment, tu es encore là?

FRANÇOISE.

C'est que... c'est que...

CATELIN.

Qu'est-ce qu'il y a?

FRANÇOISE.

Votre médecin...

CATELIN.

Eh bien?

FRANÇOISE.

Il est allé au bal...

CATELIN.

Au bal! au bal!.. Est-ce que j'ai 30,000 livres de rente, pour que mon médecin soit au bal quand j'en ai besoin?.. Je n'aime pas les médecins qui dansent!..

FRANÇOISE.

Et vous avez raison.

CATELIN.

Oh! oh! la, la!.. oh! Françoise! Françoise! va-t'en chercher ma femme, mes filles et mes gendres... pour que je leur donne ma bénédiction dernière... Je veux mourir dans leurs bras.

FRANÇOISE.

Eh! monsieur, vous n'en êtes pas là, Dieu merci!.. Si vous souffrez un peu, c'est que vous avez trop pris de contre-poison.

CATELIN.

Tu dis ça pour me rassurer... Mais, vas donc! ils arriveront trop tard, si tu hésites...

FRANÇOISE.

Ma foi, monsieur, je ne veux pas vous cacher la vérité... Votre femme et votre fille, sont au bal aussi.

CATELIN.

Au bal!.. L'ai-je bien entendu?

FRANÇOISE.

Avec le médecin et avec M. Dubuisson, qui est revenu les chercher... On voulait vous cacher ça, vous laisser dormir bien tranquille... C'était une attention de leur part; faut pas leur en vouloir!

CATELIN.

Ma femme, ma fille au bal! sans m'en avoir parlé... et avec Dubuisson!.. Je suis trahi! assassiné!.. Ayez donc des amis intimes, quand vous avez une jolie femme... elle a vingt ans de moins que moi!

FRANÇOISE.

Ah! not' maître! qu'est-ce que vous dites là!

CATELIN.

Tous les moyens sont bons, quand on veut prendre la place d'un mari, quand on veut épouser une veuve! Oui, c'est cela... ils sont allés au bal, pour s'éloigner du théâtre du crime!.. C'est infâme!.. Et tu ne veux pas que je soupçonne tout le monde... tu ne veux pas qu'il me vienne des idées horribles!.. Mais, tu ne sais donc pas que je te soupçonne aussi, toi, Françoise!..

FRANÇOISE.

Moi, monsieur?

CATELIN.

Car enfin, si je suis empoisonné, tu m'a ap-

porté le verre fatal !.. Ah ! quelle idée !.. oui ! j'ai là un livre que je puis consulter... Un traité sur l'arsenic et les ravages qu'il peut faire. (Il va le chercher sur le secrétaire.) On doit y indiquer le contre-poison qu'il faut prendre en pareil cas, car c'est de l'arsenic que j'ai pris... Il y en a encore au fond du verre ! ça sent l'ail à pleine bouche !

FRANÇOISE.

Je vous dis, monsieur, que c'est du sucre que vous voyez là.

CATELIN.

C'est de l'arsenic ! N'y touche pas, malheureuse ! Il me servira de pièce de conviction. (Il lit.) « Arsenic. Ce poison, très actif, est toujours »mortel. « Je le sens bien !.. « Surtout quand il »est pris dans de l'eau sucrée. « C'est bien ça ! « Et si l'on n'y apporte un remède assez prompt »pour en combattre les progrès effrayans, il tue »en moins d'une heure. » Et il y a déjà une demi-heure de passée ! Heureusement le lait que j'ai pris suspendra les progrès. « Le lait, dans »ce dernier cas, ne fait qu'accroître l'activité du »poison et de ses effets. » Ah ! mon Dieu ! moi qui en ai bu deux pintes !.. Scélérate de crémière !.. « Il n'existe, pour combattre avec suc« cès ce poison terrible, qu'une seule plante. » Ah ! ah ! « Quand on peut la mâcher toute »fraîche, elle dissipe en un instant tous les »symptômes de l'empoisonnement. « Tu es mon sauveur, toi !.. Je veux te faire relier en maroquin doré sur tranche. (Il baise le livre.)

FRANÇOISE.

Achevez, monsieur, et dites quelle est la plante, pour que j'aille la chercher... il y a justement un herboriste en face.

CATELIN.

Comme c'est heureux ! comme c'est heureux ! « Cette plante précieuse ne se trouve que sur «les bords du Mississipi. « (Jetant le livre.) Ah ! voilà le dernier coup !.. Je suis mort !..

(L'orchestre joue un motif doux, en sourdine.)

FRANÇOISE.

Vous souffrez donc beaucoup, monsieur?

CATELIN.

Je souffre comme Philoctète dans l'île de Lesbos.

FRANÇOISE.

Quelqu'un qui aura péri dans la première révolution... c'est sûr.

CATELIN.

Mes paupières se ferment... je m'éteins, ma bonne, je m'endors dans l'éternité...

(Il s'endort.)

FRANÇOISE.

Pauvre cher homme !.. il dort !..

(La musique continue avec des sourdines; Françoise contemple son maître endormi; bientôt un grand bruit d'orchestre le réveille et le fait sauter.)

CATELIN.

Ah !.. ah !.. j'ai cru que c'était la trompette du jugement dernier...

FRANÇOISE.

Non, Monsieur, c'est un galop à ressusciter les morts.

CATELIN.

C'est une indignité, qu'on ne puisse pas mourir en paix dans la maison dont on est légitime propriétaire. Ah ! Françoise !.. voilà les dernières douleurs... Va-t'en me chercher mon gendre, le notaire, je veux lui dicter mes dernières dispositions... elles seront en ta faveur.

FRANÇOISE.

Ah ! Monsieur... je ne veux pas...

CATELIN.

Je veux te donner tout pour les faire enrager.

FRANÇOISE.

Mais, Monsieur...

CATELIN.

Ne suis-je pas maître de ma fortune ?.. Allons, je t'ordonne de m'obéir !..

FRANÇOISE.

J'y vais, Monsieur, j'y vais. (A part, en sortant.) Courons prévenir M. Dubuisson de tout ce qui se passe.

SCÈNE VII.

CATELIN, seul.

Oui, je ferai mes dernières dispositions en faveur de Françoise, qui m'est restée fidèle, et pour donner un exemple à la société outragée, dans ma personne, je vais adresser une plainte au Procureur du Roi; je m'en sens encore la force... J'aurai le courage de venger mes mânes... et de dévoiler un infâme complot... et plus tard... je l'espère, justice sera faite.

(Il écrit.)

« M. le Procureur du Roi, j'ai l'honneur de «vous faire savoir que je vais mourir tout à «l'heure, mourir victime d'une machination diabo«lique ; comme il n'entre pas dans les idées de »la justice de laisser le crime impuni, je vous dé»nonce, par le présent...« La plume me tombe des mains... « Je ne dénonce personne, mais »vous ferez des recherches, et elles ne seront «pas infructueuses. Je joins ici les pièces de »conviction : un verre à boire et une lettre, qui »vous en diront assez... Je mets toute confiance »dans vos lumières, pour découvrir les coupa»bles, que je ne vous nomme pas... mais qui «m'entourent. Quand vous recevrez cette lettre, »je ne serai plus... mais je n'en suis pas moins, »pour la vie, votre dévoué serviteur... feu CA»TELIN, ci-devant propriétaire et électeur... Et »mon adresse... ah !.. *Post scriptum :* M. le «Procureur du Roi voudra bien remarquer qu'il «n'y a point de circonstances atténuantes.«

Quelle cause célèbre ça va faire !.. et dire que je ne serai pas là pour la voir juger... moi qui aime tant ce spectacle-là... et quel beau convoi... maintenant qu'on fait si bien les choses !..

SCÈNE VIII.

CATELIN, FRANÇOISE.

CATELIN.

Ah ! tu m'amènes mon gendre le notaire...

FRANÇOISE.

Non, Monsieur, il est au bal, comme les autres.

CATELIN.

Au bal!.. au bal!.. Comment, lui aussi?.. Quand je disais... que c'était une conspiration générale contre moi, le médecin, le notaire, l'avoué, mon ami intime... que je suis allé prendre par la main, pour les loger près de moi... ils ont tous trempé dans le verre d'eau sucrée... Ah! ma pauvre Françoise! je me croyais le plus heureux des hommes... et tu le vois, j'en suis le plus malheureux!.. je suis presque content de mourir!

AIR : Patrie, bonheur. (SCHNAMBERG.)

De mon bonheur j'étais trop assuré...
Et je ne fus aimable avec personne.
De vrais amis, je me crus entouré ;
Mais tout le monde, aujourd'hui, m'abandonne.
Ah! maintenant, Françoise, je sens bien
Que le bonheur, hélas! ne tient à rien.

FRANÇOISE, à part.

Il pleure, je crois... Vous pleurez, mon bon maître... Oh!.. je n'y tiens plus... ils diront ce qu'ils voudront... pardon!.. pardon!..

CATELIN.

Qu'est-ce que tu veux... ma bénédiction?..

FRANÇOIS.

Calmez-vous!.. revenez à vous... tout ceci n'est qu'une comédie... de votre ami... de M. Dubuisson.

CATELIN.

Un comédie... je ne te comprends pas...

FRANÇOISE.

Un complot... si vous voulez...

CATELIN.

Un complot?.. Comment! ce serait Dubuisson?..

FRANÇOISE.

Il appelle cela une charge d'atelier... il a dit que c'était pour vous rendre moins fier... et vous prouver, comme vous le disiez tout à l'heure, que le bonheur ne tient à rien, à un verre d'eau sucrée; et de toute votre maison, il n'y a réellement que votre médecin qui soit au bal!..

CATELIN.

Et tu crois que je ne suis pas empoisonné?..

FRANÇOISE.

Puisque c'est le fils de la portière qui a écrit cette lettre.

CATELIN.

Bien vrai?.. bien vrai?..

FRANÇOISE.

Foi de cordon bleu!..

CATELIN, chante en dansant.

Ah!

« A Montmorency que les filles sont belles!.. »

FRANÇOISE.

Allons, voyons, calmez-vous, et couchez-vous tout de suite... vous devez avoir besoin de repos...

CATELIN.

Oui, oui, je vais me coucher... mais avant de me mettre au lit, je veux faire une bonne action... c'est vrai... le bonheur ne tient à rien... c'est pour ça qu'il faut se dépêcher de faire des heureux .. (Il écrit.) « Je consens au mariage de » ma fille Augustine, avec M. Lucien Dubuisson, signé Jean Catelin, propriétaire du » n° 455, rue Saint-Honoré. » Demain, Françoise, tu porteras cet écrit à Dubuisson, et tu lui diras: « Voilà comme mon maître se venge!.. »

FRANÇOISE.

Ah! Monsieur!.. vous êtes si bon!..

CATELIN.

C'est que je suis si content!.. c'est qu'ils m'ont fait une peur!.. (Il passe dans la ruelle du lit, ôte sa robe de chambre et se couche.) Ah! enfin, me voilà couché!.. j'avais besoin de ça!.. après tant d'émotions.

FRANÇOISE.

Vous avez maintenant une mine superbe.

CATELIN.

Quand je suis couché, c'est toujours comme ça... ma femme me l'a dit plus d'une fois.., Ah! me voilà redevenu le plus heureux des hommes... Bonsoir.

FRANÇOISE.

Bonsoir, Monsieur.

CATELIN.

Françoise!..

FRANÇOISE.

Monsieur!..

CATELIN.

Dis donc, Françoise, tu ne me feras plus d'eau sucrée... Écoute ici, ma fille...

FRANÇOISE.

Qu'est-ce que vous voulez encore notr' maître?

CATELIN.

Le rideau.

(Françoise tire le rideau du lit; la toile baisse.)

FIN.

Imprimerie de Mme De Lacombe, rue d'Enghien, 12.